

Colloque international d'analyse narrative des textes bibliques

(Louvain-la-Neuve, 15-17 avril 2004)

(chronique parue dans la Revue théologique de Louvain 35/3 [2004] p. 433-436)

En novembre 2003, paraissaient, chez Labor et Fides, les Actes du premier colloque international d'analyse narrative des textes de la Bible (Lausanne, mars 2002 ; voir RTL 33, 2002, p. 462-464). D. Marguerat, éditeur scientifique, présentait l'ouvrage (La Bible en récit : l'exégèse à l'heure du lecteur) comme « une première moisson » dans le champ francophone. À peine cette première moisson engrangée, et comme de bons laboureurs, les exégètes du RRENAB se sont remis au travail et ont préparé la moisson suivante en organisant du 15 au 17 avril 2004 à Louvain-la-Neuve, leur deuxième congrès. Quelque 160 participants principalement de Belgique, du Canada, de France et de Suisse (mais aussi du Liban, d'Espagne, d'Italie et d'ailleurs) ont pu profiter à la fois d'un accueil exceptionnel, d'un climat radieux et du programme chargé concocté par les organisateurs. Conférences magistrales centrées sur la construction des personnages (characterization), séminaires à trois ou quatre voix et communications offertes ont alterné presque sans discontinuer, laissant tout de même un peu de place à la chanson (les Mas) et à la poésie (P. Doss).

A. Wénin (Louvain-la-Neuve) ouvrait le congrès par une conférence sur Personnages humains et anthropologie dans le récit biblique. Il s'agissait de vérifier la possibilité de construire une anthropologie, non plus en fonction d'une grammaire préétablie comme H.W. Wolff l'avait fait en son temps (Anthropologie des Alten Testaments, 1973), mais à partir du récit biblique lui-même et du personnage collectif « humanité » qui émerge au travers de personnages singuliers. En suivant Jézabel (1R 21) emprisonnée dans la spirale de sa violence et en parcourant les multiples tromperies du début de l'histoire de Joseph (Gn 37–39), l'orateur illustre — sur des enjeux aussi fondamentaux que la mort et la vie, la vérité et le mensonge — le potentiel d'élaboration et d'action de ces textes dans leur rencontre avec un lecteur. Ce dernier, sollicité dans son rôle d'herméneute aussi bien par la complexité des situations (rendues notamment par le jeu des focalisations ou la variété des modes d'exposition) que par la réserve du narrateur, est conduit, à partir du récit, à repenser les réalités constitutives de la vie humaine et de sa propre existence. Ces vieilles histoires peuvent l'accompagner dans cette tâche car, contrairement aux nôtres, elles ne sont plus marquées par l'incertitude de leur destinée. En outre, en faisant intervenir Dieu (même de manière discrète), elles rendent compte plus clairement que nous ne le pouvons de ce qui échappe à l'humain tout en le fondant. Il n'en reste pas moins qu'au-delà de toute équation simple (le mensonge tue, la vérité fait vivre), de tout manichéisme et de tout jugement péremptoire, elles nous rejoignent et se révèlent comme un puissant miroir pour réfléchir notre condition et déterminer notre action.

En se centrant sur Jacob as a character, J.P. Fokkelman (Leiden) invitait quant à lui à relire la Genèse à la fois comme livre de la fraternité et du renversement (le puîné à la place de l'aîné). Tout au long des chapitres où Jacob apparaît et n'a de cesse d'être le premier (Gn 25–33), il semble lui-même exécuter à la lettre un programme initial présenté par Dieu dans un oracle et fonctionnant comme le moteur de l'intrigue : le grand servira le petit (Gn 25,23). Mais quelle figure du héros et surtout quelle image de Dieu sont offertes au lecteur quand un tel programme entraîne de si fâcheuses conséquences pour autrui et spécialement pour les plus proches ? Là encore, le narrateur se refuse à la platitude d'un récit moralement édifiant et à la sérénité d'un happy end lénifiant, mais de manière astucieuse, il met en place toute une stratégie de « renversement du renversement » qui rétablit l'équilibre, transforme Jacob en Israël et surtout lui fait parcourir, au travers de bien des péripéties (l'exil, la perte de son fils Joseph...), le chemin intérieur menant à la réconciliation avec Esaü et plus loin encore à la reconnaissance que tout homme est « le gardien de son frère » (Gn 4,9). Sans jargon, mais avec beaucoup de finesse et de liberté, Fokkelman a tout simplement offert aux participants un beau moment de lecture et un bel aperçu du génie littéraire à l'œuvre dans la Genèse.

La construction du personnage de Jésus en Marc constituait l'apport néotestamentaire de ces conférences et permettait à J.-N. Aletti (Rome) de proposer — à partir d'éléments certes souvent

déjà perçus par d'autres voies (les titulatures de Jésus, le secret messianique, la fonction de la confession de Pierre...) — une synthèse très cohérente sur le sujet et surtout une vision très nette du lien que les personnages entretiennent avec l'intrigue unifiante de la narration marcionne. Trois points me paraissent ressortir de cet essai de christologie narrative. Alors qu'au début de l'évangile, Jésus manifeste sa liberté souveraine en prenant en charge sa propre caractérisation (qui va de pair avec l'incapacité des autres acteurs à proposer une caractérisation adéquate), à partir de la Passion, le même personnage subit les événements et disparaît derrière un modèle biblique (le juste persécuté des psaumes) mis en place pour le narrateur et tellement prégnant qu'il intègre même les éléments négatifs comme la non-reconnaissance. Cette non-reconnaissance perdure, d'une certaine manière, jusqu'à la fin brutale de l'évangile et la dernière caractérisation faite par l'énigmatique neaniskos de Mc 16,5 donne au lecteur de comprendre que tout a été dit et qu'il ne peut connaître Jésus qu'en relisant l'ensemble de l'itinéraire. Enfin, tout au long de l'évangile, la construction du personnage Jésus se révèle indissociable de celles des disciples : lui seul étant le modèle, il faut découvrir qui il est pour savoir qui nous sommes. Au terme de ce brillant exposé, il me semble toutefois permis de s'interroger : une proposition si achevée et systématiquement articulée laisse-t-elle encore du jeu à la liberté ou met-elle le lecteur sur des rails du début à la fin de l'évangile ?

Il revenait à A. Thomasset (Paris), pour conclure le cycle de conférences, de préciser les apports et interpellations réciproques de l'éthique et de la narratologie. En s'appuyant sur une lecture large de l'œuvre de Ricœur (c'est-à-dire ne s'arrêtant pas à « l'identité narrative » qui n'est qu'une médiation), mais aussi sur le renouveau nord américain de l'éthique des vertus (W. Spohn notamment) le moraliste jésuite rappelait le lien étroit qui lie Personnages bibliques et formation éthique des lecteurs. Prolongeant en quelque sorte les propos de P. Bülher, à Lausanne il y a deux ans, il invitait à un élargissement de la vision morale en considérant la personne « en récit » et pas seulement ses actes isolés ; en articulant dialectiquement les normes morales et le désir éthique de « bien vivre » ; en intégrant surtout, et avant l'exercice de la volonté, l'imagination (comme instance de suspension du jugement) dans la formation et la transformation du sujet éthique. Trois lectures (2 R 5 ; Lc 15,11-32 et Lc 10,29-37) permettaient d'illustrer la fonction transformatrice des textes bibliques, en termes de perception morale, de disposition d'action et de formation de l'identité. En inclusion avec l'approche anthropologique d'A. Wénin, les propos d'A. Thomasset n'incitent-ils pas — à l'instar de ce que fait Ricœur dans *Soi-même comme un autre* (Dixième étude : Vers quelle ontologie ?) — à pousser la réflexion par delà l'éthique jusqu'à la médiation philosophique ?

Un choix de neuf séminaires (trois séries de trois), mettant toujours en œuvre une lecture des textes, fournissaient à chacun des congressistes l'occasion de cultiver ses propres marottes ou de s'ouvrir à de nouveaux centres d'intérêt. Les intitulés, suffisamment explicites, donnent une bonne idée de la diversité de l'offre : Finir un évangile (Président : C. Focant) ; Le Nouveau Testament et la Bible juive : un problème d'intertextualité (Pr. : J. Zumstein) ; Analyse narratologique et textes non narratifs : le cas des lettres pauliniennes (Pr. : A. Gignac) ; La construction des personnages dans le récit de Luc-Actes (Pr. : D. Marguerat) ; Récit et poésie (Pr. : J.-P. Sonnet) ; Récits apocryphes et intrigue narrative (Pr. : J.-D. Kaestli) ; Tensions et contradictions dans l'Évangile de Matthieu (Pr. : E. Cuvillier) ; Textes « synoptiques » dans le premier Testament (Pr. : P. Abadie) ; Récit, discours et signification (Pr. : L. Panier).

Et si une « petite faim » se faisait encore sentir entre ces plats de résistance, dix-sept communications offertes regroupées autour de cinq corpus littéraires (Luc-Actes ; Marc, Jean et Paul ; le Pentateuque ; les Prophètes ; les « petits romans » bibliques) achevaient de satisfaire les appétits les plus voraces. Il va sans dire qu'un tel programme a suscité de nombreux échanges. La table ronde finale, animée par J. Miler (Paris), permit de faire remonter ces discussions à la connaissance de tous et d'en entrevoir la richesse. Pour la clarté du débat, les questions furent classées sous quatre rubriques et concernaient la construction des personnages ; l'intertextualité ; le lien récit / discours, récit / poésie ; et enfin, la mise en œuvre de la méthode. A propos des personnages s'est exprimée la nécessité d'élaborer (au moins pour les évangiles) une taxinomie précise prenant en compte leur statut, leur fonction et leurs différents modes de présence à l'intrigue.

Dans le même ordre d'idées et tout en respectant la complexité du phénomène (notamment l'interaction réciproque du texte reçu et du texte recevant), l'intertextualité exige une critériologie sûre pour pouvoir déterminer à partir de quand il est possible de parler d'écho entre deux textes. En deçà de ces points de méthode, les deux derniers thèmes soulevaient des questions encore plus vastes sur la délimitation des genres littéraires, sur la définition du narratif même (ne déborde-t-il pas les récits ?), sur l'applicabilité de la narratologie à des textes non narratifs ou encore à de grandes narrations canoniquement mais non littérairement unifiées, etc. Quels que soient les enjeux théoriques sous-jacents, tous tombaient d'accord pour affirmer la priorité et le droit du texte conjointement à la plasticité de la méthode qui, nonobstant son indispensable rigueur et son continuel perfectionnement, s'adapte à celui-ci.

Comme on peut le constater, la moisson est encore abondante, mais les ouvriers sont motivés. Peut-on seulement suggérer aux organisateurs du prochain congrès, qui se tiendra à Paris en 2006, d'accorder un peu plus de temps pour les débats ?

Didier Luciani
rue saint Roch, 3
B – 5530 Godinne